

LES DERNIERS

LES DESSINS DES CAMPS

SHELOMO SELINGER
par SOPHIE NAHUM



ALISIO

Témoignages & Documents

Shelomo Selinger, juif polonais, est entré dans l'enfer nazi à l'âge de quatorze ans. En quatre années d'horreur, il a connu neuf camps de concentration et deux marches de la mort. Comment a-t-il pu survivre ? « L'instinct, le hasard, la fraternité. Et puis, l'oubli. »

Frappé d'amnésie à la fin de la guerre, il ne retrouvera la mémoire que sept ans après sa libération. Et il lui faudra vingt années pour se lancer dans une série de plus de cent dessins au fusain représentant l'enfer des camps. Aujourd'hui encore, quand une scène lui revient, elle l'obsède et le hante, jusqu'à ce qu'il réussisse à la représenter, et à la transformer en œuvre d'art.

Devant la caméra de Sophie Nahum, Shelomo Selinger a décrypté une soixantaine de ces dessins, les décrivant sans ordre précis, comme il le fait lorsqu'il témoigne devant des élèves. Ensemble, ils ont décidé d'en faire un livre, couchant ainsi sur le papier son témoignage, dans un travail de mémoire inestimable.

**« C'est facile de ne pas y croire,
car c'est unimaginable.
Et pourtant c'est vrai. »**

Dans la même collection :

Les Derniers: Rencontres avec les survivants des camps de concentration (2020)

Les Derniers: Enfants cachés (2021)

ISBN : 978-2-37935-258-4



9 782379 352584

16,90 €

Prix TTC France

Rayon : Témoignages, Histoire

ALISIO

L'éditeur des voix qui inspirent

Suivez notre actualité sur **www.alisio.fr**
et sur les réseaux sociaux LinkedIn,
Instagram, Facebook et Twitter !

Alisio s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Notre mission : vous inspirer. Et comment le faire sans participer à la construction du meilleur des futurs possible ?
C'est pourquoi nos ouvrages sont imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Suivi éditorial : Judith Vernant

Maquette : Sébastienne Ocampo

Texte pp. 14-33 : © Ruth Selinger

Crédits photos : p. 35 : © Claude Olivier

pp. 126-127 : SOPA Images / Getty Images

pp. 144-145 : UniversalImagesGroup / GettyImages

Toutes les autres photographies font partie de la collection privée de Ruth Selinger ou sont issues des films

Les Derniers de Sophie Nahum.

Chef opérateur et photographe : Xavier Liberman

Chef opérateur : Arnaud Mansir

Montage : Bob Rayers

L'éditeur a fait tout son possible pour localiser les détenteurs de droits d'auteur sur les photographies. Si vous pensez avoir les droits sur les photographies utilisées dans ce livre, contactez l'éditeur.

© 2022 Alisio,

une marque des éditions Leduc

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon

75015 Paris – France

ISBN : 978-2-37935-258-4

**Shelomo Selinger
par Sophie Nahum**

**LES
DERNIERS**
LES DESSINS DES CAMPS

A L I S I O
Témoignages & Documents

DES VIDÉOS POUR ENRICHIR VOTRE LECTURE

Le contenu de cet ouvrage est issu des interviews de Shelomo Selinger réalisées par Sophie Nahum. Des extraits choisis de ces vidéos sont disponibles en scannant le code ci-dessous, ou en tapant le lien dans la barre de recherche de votre navigateur.



<https://shelomo.lesderniers.org/selinger>

Au fil des pages de ce livre, vous trouverez le symbole  à chaque fois qu'une vidéo est disponible pour accompagner votre lecture.

En fin d'ouvrage, vous retrouverez également une table recensant les 28 vidéos.

INTRO- DUCTION

“

Lehaim, à la vie,
à l'amour, à l'amitié !

”

MA RENCONTRE AVEC SHELOMO SELINGER

La première fois que j'ai franchi la grille de l'atelier de Shelomo Selinger, c'était en 2018, dans le cadre de ma série documentaire *Les Derniers*, dans laquelle je rends visite, chez eux, aux derniers survivants de la Shoah. À la différence des autres rencontres, celle-ci n'a pas eu lieu à son domicile, mais dans son magnifique atelier.

Car Shelomo Selinger est un sculpteur et un dessinateur reconnu, à qui l'on doit, entre autres œuvres monumentales, celle qui orne le Mémorial de Drancy. Il y a cinquante ans, lors du concours international qui doit déterminer le choix de l'artiste qui réalisera le Monument du souvenir, les candidatures



Notre première rencontre, en 2018.



1

sont anonymes ; Shelomo Selinger est lauréat parmi soixante-dix participants, sans que personne ne sache que lui-même avait été déporté. Lui qui souffre du complexe du survivant considère alors que c'est peut-être pour cela qu'il est resté en vie. « L'art a donné un sens à ma vie », dit-il régulièrement.

Ce jour-là, après m'avoir offert la vodka de l'amitié, il m'a montré ses dessins, qui sont parmi ce que j'ai vu de plus poignant sur le sujet, car ils constituent des représentations de scènes dont il n'existe pas d'image – et dont les derniers témoins auront bientôt disparu.

Ces dessins forment son témoignage. Il les montre les uns après les autres, sans ordre chronologique, aux élèves des classes auxquelles il rend visite, ou aux nombreuses personnes qui franchissent la porte de son atelier, devenu incontournable. Jamais ces dessins n'ont été exposés, et encore moins vendus. Ils sont à lui, ils sont son exutoire. Quand une scène lui revient, les images l'obsèdent, le hantent et l'empêchent de dormir jusqu'à ce qu'il parvienne à la représenter, à la coucher sur le papier et en faire une œuvre d'art. Ses dessins ne sont pas des illustrations. « Plus la valeur artistique du dessin est grande, dit-il, plus il sert la mémoire. »

Après la guerre, Shelomo Selinger a connu sept ans d'amnésie. Il sait ce qu'il a vécu, il sait qu'il a été déporté et a survécu aux camps, mais il n'en a aucune image, et a même oublié leurs noms. Il sait que son père, sa mère et sa petite sœur Ruzia sont morts, mais c'est tout. Il dit que la nature lui a donné l'oubli pour survivre à cette douleur insupportable.

Shelomo a commencé à sculpter pour séduire une jeune fille. Lorsqu'il la rencontre, Ruthy a 16 ans et est d'une beauté rare, et surtout, Ruthy aime l'art. Alors, pour elle, Shelomo sculpte un petit bonhomme dans un morceau d'écorce et le lui offre. Ensuite, il prend un tronc d'arbre, un miroir et, un mois après, il lui offre son autoportrait. Ils ne se quitteront plus.

À l'époque, il ne lui raconte pas son passé, car il ne s'en souvient pas. C'est alors que les cauchemars commencent, que des scènes lui reviennent. Ensemble, ils essaient de reconstituer son parcours, d'interroger des témoins. Les dessins de Shelomo sont donc un mélange de scènes qu'il a vécues et que des compagnons de malheur lui ont racontées.

Je lui ai proposé que l'on fasse un livre dans lequel je retranscrive plus en longueur que dans l'épisode ce que représentent tous ces dessins. Ces scènes de l'horreur, parfois méconnues. Il a accepté.

Je suis retournée le voir plusieurs fois. Il était fatigué, mais a patiemment repris une à une ces images qui le hantent. Ce qu'il m'a dit a été retranscrit, pour accompagner les images, mais nous avons voulu aussi que le livre permette d'entendre sa voix.

Cet ouvrage est donc un mélange de dessins, d'explications retranscrites, de photos et de vidéos extraites de mes longues interviews qui ont servi de base au livre. Il tenait absolument, et moi aussi, à ce que l'on voie clairement que la vie, pour lui, avait gagné.

Sophie Nahum



Shelomo devant sa sculpture
pour le Monument du souvenir, à Drancy.

SHELOMO PAR RUTHY SELINGER, SON ÉPOUSE



Ruthy à 16 ans. Photo de classe, au lycée.

Lorsque Shelomo commence sa série de dessins, il y a une cinquantaine d'années, il refuse d'en parler, même à Ruthy. Ce n'est qu'après l'an 2000 qu'elle commence à glaner quelques informations, au détour de conversations. Au fur et à mesure, elle reconstitue ainsi son parcours, et le couche sur le papier.

C'est ce texte qui est reproduit ici, avec la généreuse autorisation de Ruthy Selinger.



“ Ceux qui ont
connu les camps
ne s’en libèrent jamais. ”
Shelomo Selinger

1943. Assis dans le coin d’un wagon à bestiaux, Shelomo, âgé de quatorze ans, est déporté de Pologne vers un camp de travail en Allemagne. Il est rassuré, son père est près de lui. Il s’en est fallu de peu pour que leurs chemins se séparent.

Dans ses pensées, Shelomo revoit cette scène terrifiante vécue la veille, où les Allemands avaient envahi le ghetto à l’aube, brutalisant et chassant les habitants de leurs maisons. Ils les avaient ensuite parqués dans l’école pour une « sélection ».

Son père avait été dirigé vers l’étage avec d’autres hommes et lui, Shelomo, vers la cave avec les enfants. Il revoit le moment où – serré entre des femmes, des vieillards et des enfants en pleurs – l’angoisse l’avait poussé vers la sortie. Un policier juif l’avait rattrapé et l’avait poussé en criant : « Que fais-tu ici ? Tu as dix-sept ans, monte ! » Il avait gravi les marches en courant et en criant aux Allemands : « J’ai dix-huit ans » pour rejoindre son père. Avoir l’âge d’un enfant signifiait être exterminé.

Il pense à la bouillie d'avoine laissée sur le feu et au livre qu'il n'a pas terminé, *Quo Vadis*, au nom si significatif. Sa maison de Szczakowa est déjà loin derrière lui. Il se souvient de la fuite de sa famille vers Miechów, de son retour et de l'arrivée des Allemands. Sa sœur Sarah avait alors été déportée dans un camp de travail. Où sont sa mère et sa sœur Ruzia, échappées avant la rafle ? Il revoit encore cette fête de nouvel an juif, lorsque les Allemands avaient interrompu les prières, arrachant les barbes des vieux Juifs, les envoyant balayer la place du marché.

Le départ vers un camp de travail ne l'inquiète pas. Déjà à l'âge de onze ans, Shelomo, cachant son étoile jaune, sortait clandestinement pour procurer quelques vivres à sa famille dans les villages environnants.

Dans les différents ghettos par lesquels il était passé, ceux de Szczakowa et de Chrzanów, il avait travaillé comme tanneur, menuisier et peintre pour des baraquements allemands. Un jour les Allemands, qui l'avaient raflé dans la rue avec d'autres adolescents pour dégager la neige d'une place, le forcèrent à assister à une pendaison publique.

Le train est arrivé au camp de Faulbrück, installé dans une usine désaffectée. Des lits superposés et une soupe au chou les attendaient. Un accueil qui ne laissait pas soupçonner la suite.

Dès l'aube, des cris – « *Aufstehen schnell ! Huren sohn !* » (Debout ! Vite ! Fils de pute !) – les faisaient sauter hors de leur lit. Après une rapide distribution d'un liquide supposé être de la soupe, pris avec un

bout de pain sauvegardé de la veille, ils attendaient l'appel. Les détenus étaient comptés et répartis par *Kommandos* (groupes de travail). Ils devaient marcher trois kilomètres jusqu'aux wagons qui les transportaient au chantier. À coups de pelles et de pioches, il fallait creuser les fondations des usines d'armement, décharger des trains entiers de sacs de ciment et de matériaux de construction. Des *Meisters* (contremaîtres) et des *Vorarbeiter*s (chefs de chantier) en furie n'arrêtaient pas de crier, d'insulter et de fouetter. Les prisonniers portaient leurs habits personnels découpés d'une étoile dans le dos et le devant.

“ Sous la découpe en forme
d'étoile était cousu
un tissu jaune. ”

Un matin, les hurlements eurent lieu plus tôt que d'habitude. Avec leur bol de soupe matinale, ils furent poussés brutalement vers un enclos sous des arbres. Des chaussures et des pieds frôlaient leurs têtes : des êtres humains étaient pendus aux branches. Cette scène voulait dire : « Voyez ce qui vous attend ! » Cela ôtait toute illusion. Travaux forcés, famine, épuisement, maladies et tortures menaient à une mort certaine. Ce traitement allait

empirer dans chacun des neuf camps par lesquels Shelomo passerait.

Dans le camp de Faulbrück, l'hygiène déplorable était une source de maladies et un paradis pour les poux. Ils rentraient même sous la peau. On avait beau les écraser, il y en avait toujours plus.

La pensée des détenus était axée constamment sur le pain de la journée. Distribué par morceaux à partager entre huit personnes, il devenait un sujet de conflits souvent dramatiques. Le spectacle d'un père et de son fils se battant pour en arracher la plus grande part rappelait à Shelomo cette scène où son père, sans dire mot, lui avait tendu la plus grande part. Ne jamais perdre sa dignité, même dans les circonstances les plus dures, fut la dernière leçon de vie reçue de son père, qui, affaibli physiquement et moralement, tomba malade. Après un séjour à l'infirmerie pour une dysenterie, son père fut amené au camp de Brande pour y être « traité » : raffinement de barbarie, un tuyau enfoncé dans la gorge et une pression d'eau permanente jusqu'à éclatement des viscères.

Le *Kommando* de Shelomo fut déplacé au camp de Groeditz. La nourriture était toujours insuffisante et le travail épuisant. Celui qui possédait quelques effets personnels pouvait les échanger discrètement avec les travailleurs étrangers, contre quelques vivres.

À peine sorti de l'enfance et affamé, Shelomo faisait appel à ses intuitions naturelles : il avait appris à reconnaître les herbes et les insectes comestibles



À Haïfa (Israël), deux ans après leur rencontre. Ruthy a 18 ans, Shelomo, 25 ans.



12 août 1954. Mariage sur le Mont Carmel, chez les parents de Ruthy.



À Paris, en 1958. Shelomo est alors étudiant aux Beaux-Arts.

et à couvrir sa tête de ses mains juste avant que le fouet du kapo ne l'atteigne. Plus tard, il saura devancer la bastonnade du réveil en sautant du lit au bon moment. Une nuit, tenaillé par la faim, Shelomo sortit dérober quelques pommes de terre stockées derrière les barbelés. Il les fit griller le lendemain au chantier, sur un petit feu de camp, à l'heure du déjeuner des *Meisters*. Une autre fois, il fut attrapé par un garde qui l'emmena au poste où l'attendaient vingt-cinq coups de fouet et des tortures lui laissant peu de chances de s'en sortir vivant. Mais, hilares, les gardes lui proposèrent « un marché » : il n'aurait que le fouet s'il ne criait pas. Il enfonça ses dents dans le bois de la table... Meurtri mais vivant. Généreusement, ses camarades le soutinrent pendant l'appel et l'aidèrent, sur le chantier, pour les travaux les plus pénibles.

“ Le destin de Shelomo se joua sur des événements anodins. ”

Quelques fruits arrachés aux branches avec sa pelle lors du passage de son camion ; le geste humain, si rare et exceptionnel, d'un chef de chantier civil qui lui dit un jour d'aller regarder derrière un bâtiment, où il trouva deux tranches de pain enduites de graisse. Une marche le long d'un champ de betteraves amenait Shelomo à faire semblant de lacer sa

chaussure pour tenter d'arracher une betterave. Le plus souvent il était rattrapé et fouetté par le garde.

Un jour, un civil nazi dénommé « le marchand d'esclaves boiteux », comme au marché aux chevaux, passa en revue l'ensemble des détenus, choisissant certains, bien valides, pour le camp de Markstadt. Orphelin et seul au monde, Shelomo voulant y aller, sachant que le *Lagerälteste*, le chef de ce camp, n'était autre que Baruch Meister, un cousin de son père. Malade et fatigué, il s'efforça de marcher d'un pas énergique et fut parmi les partants.

Ce cousin lui fit changer ses haillons pour des vêtements en meilleur état. Aucun vêtement n'était habituellement fourni. La fièvre, la fatigue et la faim lui firent perdre connaissance pendant l'appel. Il fut aussitôt hospitalisé pour une pneumonie, maladie qui ne laissait aucune chance de survie, surtout en cet hiver si rude. Merci au cousin Baruch Meister, qui lui permit une longue hospitalisation au chaud, à l'encontre du règlement, sauvant ainsi la vie de Shelomo.

Baruch Meister, ancien gradé de l'armée polonaise, instaura dans ce camp une discipline militaire. Il exigeait l'hygiène personnelle, la propreté dans les baraquements, et le ramassage des habits pour qu'ils soient désinfectés, sous la menace d'envoyer ses kapos. C'était la fin des poux et des maladies.

Pour éviter une distribution désordonnée et injuste des vivres, les prisonniers devaient désormais présenter une carte de ravitaillement qui était pointée à chaque repas. Shelomo, bénéficiant d'un

statut privilégié, obtenait deux soupes et récupérait ses forces, bien que le travail, les punitions corporelles et la famine continuassent à semer la mort.

Soudain, une commission de sélection de médecins SS fit son apparition. Après une longue journée d'attente, dévêtu, pieds nus dans la neige, Shelomo fut dirigé vers le camp de Fünfteichen, dépendant de Gross-Rosen, où les atrocités dépasseront tout ce qu'il avait connu jusque-là.

Les trois camps précédents étaient peuplés uniquement de Juifs, surveillés par la police nazie et les soldats de la Wehrmacht. Fünfteichen fut un camp de concentration classique, où l'organisation et les méthodes étaient laissées aux SS, et la surveillance aux kapos, anciens criminels portant le triangle vert, formés à Auschwitz. Les Juifs étaient dorénavant mélangés aux prisonniers politiques de différentes nationalités, portant le triangle rouge. Les poux, encouragés par la grande affluence dans les blocs, étaient de nouveaux présents. Après la douche pour les nouveaux venus, le rasage de la tête aux pieds laissait une raie tondue de deux centimètres de largeur au milieu de la tête, appelée *Lausenstrasse* (chemin des poux). Chacun recevait un matricule et un triangle jaune, à coudre sur une veste et sur un pantalon rayé. Il n'y avait pas de vêtements de rechange. Les effets personnels étaient confisqués.

Au matin, réveil brutal, hurlements et coups sur les têtes. Puis l'appel, interminable, éprouvant, débout sous les coups des kapos pour être comptés. Les SS et leurs chiens surveillaient. Des prisonniers amenaient sur des brancards et charrettes les corps

des détenus morts durant la nuit, afin d'être, eux aussi, comptés. Les chiffres n'étant jamais identiques, le comptage recommençait à n'en plus finir.

Finalement, ils passaient le portail, allant vers les chantiers, sous l'écriteau prometteur *Arbeit macht frei* (Le travail libère), au rythme d'une musique joyeuse de l'orchestre du camp, mêlée aux hurlements des kapos : « *Links, links, links und links.* » Ils marchaient en longues colonnes par cinq, groupés en *Kommandos* et encadrés par les contremaîtres, les kapos, sans oublier les chiens et les SS, qui tenaient leurs fusils « baïonnette au canon ».

Après une journée de travail d'esclaves, le chemin du retour était une longue colonne de loques humaines épuisées et affamées, qui avançait au pas, accueillie par de nombreux kapos et SS. « *Links, links* » et l'orchestre jouait de plus en plus fort, comme s'il voulait étouffer les gémissements de douleur. La musique, les cris des kapos et les coups de bâton aggravaient les souffrances de la journée. Les derniers arrivés ramenaient sur des civières leurs camarades morts au chantier, ou abattus sur la route, le nombre de partants devant correspondre à celui de rentrants. Les kapos et les SS comptaient et recomptaient les arrivants pour en rendre compte à leur supérieur, le *Blockführer*. Au mot d'ordre « *Achtung !* » tous se mettaient au garde à vous. Puis, à « *Mützen ab !* », tous enlevaient leur chapeau. Enfin « *Mützen auf !* », tous les remettaient. Ainsi, le *Blockführer* passait d'un bloc à l'autre, renouvelant la cérémonie de « *Mützen ab !* ». L'attente était interminable. Parfois, l'appel se prolongeait d'un sermon long et mençant du *Lagerälteste*, portant

un triangle vert d'un détenu criminel, suivi d'une punition générale : les prisonniers accroupis, bras tendus en avant, devaient sautiller jusqu'à l'épuisement. Plusieurs ne se relevaient jamais.

Il arrivait à Shelomo de s'évanouir pendant de tels traitements. Il fut amené à l'hôpital, où un ami de son père, le Dr Guttentag, lui donna une soupe et le réexpédia aussitôt à son baraquement au lieu de le garder. Était-il au courant d'une proche sélection à l'hôpital pour liquider les plus faibles ? De retour au bloc, il fut accroupi et battu avec une planche de bois par le chef du bloc, qui trouvait que la couverture de sa literie n'était pas suffisamment tirée.

“ La survie était souvent due à la chance. ”

Elle pouvait même survenir dans les moments les plus désespérés. Couverts de leurs habits légers en coton, les détenus ne pouvaient pas résister au froid. L'hiver long et rude s'alliait aux SS en anéantissant un grand nombre de détenus. Des chanceux, qui trouvaient un bout de papier d'un sac de ciment, les mettaient sous leur veste pour se protéger, au risque d'être punis.

Un SS avait remarqué un morceau de sac de ciment qui sortait de la veste de Shelomo. La punition fut confiée à un kapo juif, qui l'amena à la chambre des tortures. Attaché à une table, les jambes coincées, la tête bloquée par un autre kapo, il entendit une voix chuchotant à son oreille : « Crie fort ! », puis, un hurlement : « Fils de putes ! » ... et le kapo frappa de toutes ses forces sur les planches... qui entouraient Shelomo.

Un jour, ne pouvant plus se retenir, Shelomo poussa un *Vorarbeiter* qui frappait sauvagement un détenu. Le matricule de Shelomo fut noté par un SS, ce qui signifiait sa mort. En désespoir de cause, Shelomo glissa au SS : « Si vous avez des enfants, pensez à ce qui leur arrivera si vous donnez mon numéro ! » Il avait alors quinze ans. Alors qu'il attendait, apeuré, à l'appel suivant, son numéro ne fut pas prononcé.

Quelquefois, quand son travail était jugé satisfaisant, on le gratifiait de quelques pommes de terre, de moules au vinaigre, de betteraves ou de cigarettes, qu'il échangeait contre du pain. Pour Noël 1944, les travailleurs reçurent chacun, de la part de l'entreprise Krupp, une petite brioche et un verre de sucre, qui firent sentir à Shelomo l'état pitoyable de ses dents.

Les SS et les kapos restaient maîtres de la vie et de la mort des détenus. « Vous ne sortirez pas vivants d'ici ! » En avertissement pour tous, des prisonniers russes tentant de s'évader furent attrapés, abattus et ramenés morts à la place d'appel.